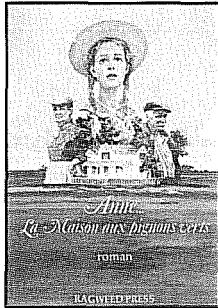


sequel to *Hopes and dreams*.

**Laurel Boone**, a Fredericton freelance writer and editor, is finishing an edition of the letters of Sir Charles G.D. Roberts and working on a biography of William Wilfred Campbell.

ANNE, MA SOEUR ANNE...



**Anne... La maison aux pignons verts**, Lucy Maud Montgomery. Traduit Henri-Dominique Paratte. Ragweed Press, 1986. 278 pp, 12.95\$ broché. ISBN 0-9204304-50-8.

L'histoire de cette petite orpheline de l'Île-du-Prince-Edouard a fait bien du chemin. Traduite en 17 langues, vendu à plus de 60 millions d'exemplaires, ce texte est sans aucun doute le plus grand classique canadien-anglais de tous les temps. La première version française parut avant les années trente, et il est surprenant qu'il ait fallu attendre si longtemps avant d'avoir enfin une version intégrale en français. Souhaitons-lui du succès dans la communauté francophone. Le texte est dans son ensemble fort bien rendu, même si on rencontre ça et là quelques expressions qui font tiquer — ce qui est probablement dû au fait qu'il est très difficile d'arriver à un niveau de langue absolument uniforme quand le travail est effectué par une équipe de trois traducteurs et de quatre correctrices.

Anne est à la fois sujet et objet de la féerie. Anne c'est la petite fée à la baguette magique qui transforme l'Avenue en Chemin blanc des Délices, la mare des Barry en Lac-aux-miroirs et le peu loquace Matthew en chevalier servant. Anne...de "sa" maison aux pignons verts apprivoise les choses et les gens, et elle-même, de petite fille malingre aux cheveux roux, se transforme en jolie jeune fille. Tout y est, et bien sûr le Prince Charmant au détour d'un sentier de village: Gilbert l'ennemi qui lui aussi succombe au charme et se transforme en Gilbert le généreux. Tantôt lutin malicieux, tantôt fée guérisseuse capable de sauver la vie d'un enfant, tantôt héroïne tragique, Anne passe par tous les chemins de la fantaisie. Hélas, les obstacles qui lui font face ne se trouvent pas tant dans la Forêt hantée que Marilla la force à traverser la nuit, que dans le monde bien réel qui petit à petit la grignote. Dès le milieu du livre, Anne est partiellement exorcisée

et renonce au merveilleux “‘Oh. Mar...Marilla’, balbutia Anne. ‘Je se...se...serai plein...plein...pleinement sa...sa...satisfaite de tous...tous les en...en...endroits or...or... ordinaires a...a...après ça” (p. 153).

Tout de suite après, avec l’arrivée du nouveau pasteur et de sa femme, la religion quelque peu délaissée, car elle n’a pas d’emprise sur les fées, reprend ses droits et Anne, qui voit en Mme Allan une nouvelle âme soeur, découvre un genre de piété qui lui convient, première étape d’une assimilation certaine: “‘Je ne savais pas, jusqu’ici, que la religion pouvait être aussi débordante de joie. J’avais toujours pensé qu’il s’agissait de quelque chose de triste” (p. 156). Plus elle est acceptée par son entourage, moins Anne a besoin de se créer un autre monde.

Effectivement le réalisme revient de plein pied dans le texte et l’imagination fait place désormais aux problèmes sérieux: les études, les examens, la mort de Matthew, les soins à donner à Marilla. Le ton du texte change et la moralité bien pensante s’en avère quelque peu pesante. A partir du moment où Anne ne résiste plus aux adultes en leur opposant sa vision enchantée du monde, à partir du moment où même sa chevelure de feu s’est transformée en chevelure “normale” elle est perdue pour le lecteur; elle est en revanche récompensée par son milieu qui, enfin, l’accepte pleinement. Seul Matthew, le pseudo père, le protecteur, comprend l’enjeu et met Anne en garde: “‘N’abandonne pas toutes tes idées romantiques, Anne’, murmura-t-il doucement. ‘Un peu de romanesque est toujours une bonne chose — pas trop, bien sûr — mais gardes-en un peu, Anne, gardes-en un peu” (p. 207).

Derrière Matthew se profile l’auteur avec son ambiguïté coutumière, sachant bien que les jeux sont faits, que le monde d’Avonlea a transformé Anne en une jeune fille comme les autres, sachant bien que le prix de l’originalité, c’est la marginalité. L.M. Montgomery capitule; il faut bien que son livre soit acceptable, que son héroïne le soit aussi, même si “‘Depuis cette soirée qui avait marqué son retour de Queen’s, l’horizon d’Anne semblait s’être rétréci” (p. 278). L.M. Montgomery se retranche, et son héroïne avec elle, derrière un futur imprécis, se ménageant toutefois une porte de sortie pour ne pas abdiquer complètement: “‘Et au-delà de la route, mystérieusement, s’ouvrait ce tournant magique...” (p. 278). Anne, désormais murée dans le carcan des obligations et de la religion, n’a plus qu’à attendre, tout comme son autre soeur des siècles d’antan, que quelque chose arrive: “‘Anne ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?”

Pour L.M. Montgomery, une carrière est amorcée.

**Danielle Thaler** enseigne au département de français de l’Université de